

avec lui chez le gouverneur King, auquel il raconta cet outrage aux lois de l'hospitalité. Enfin on poussait l'inhumanité envers ces insulaires jusqu'à les tuer de sang-froid et sous le plus léger prétexte, et on croyait s'excuser en disant que c'étaient des cannibales.

M. Marsden, principal chapelain de la colonie anglaise, choqué avec raison de ces atrocités qui dégradent les hommes civilisés, et ne tendaient qu'à prolonger l'état de barbarie des sauvages, pensa qu'il était de son devoir de chercher à améliorer le sort de ceux-ci. Encouragé par les succès que les missionnaires avaient obtenus à Taïti, et qui étaient en partie dus à ses soins, il conçut le projet de les étendre aussi à la Nouvelle-Zélande. Les observations qu'il avait eu occasion de faire sur les naturels de ces îles qui étaient venus à Sydney, lui donnèrent lieu d'augurer favorablement de ses efforts.

Toutefois ses espérances étaient partagées par bien peu de personnes. La plupart de celles auxquelles il communiqua son plan, le traitèrent de chimérique, et prédirent que quiconque essaierait de le mettre à exécution, y sacrifierait sa vie. Les New-Zélandais étaient représentés dans la colonie sous les couleurs les plus noires, et toute tentative de leur faire concevoir des sentimens de religion et de morale était regardée non-seule-

ment comme vaine et impraticable, mais aussi comme téméraire, absurde et extravagante.

Les objections tirées du caractère des New-Zélandais, n'étaient pas de nature à décourager M. Marsden. Il pensa que l'inimitié implacable dont on disait qu'ils étaient animés contre les Européens, devait peut-être son origine aux provocations de ceux-ci, et que les cruautés exercées quelquefois sur des équipages de quelques navires pouvaient n'être que des actes de représailles pour des atrocités du même genre.

Il était retourné en Angleterre pour s'entretenir de son projet avec la société des missions, lorsque le hasard lui fit rencontrer sur un navire qui allait à la Nouvelle-Galles en 1809 Douaterra, chef d'un canton de la Nouvelle-Zélande, parent de Tippahé, et qui à la mort de celui-ci lui avait succédé. Douaterra, excité par le désir de voir le roi George, était d'abord venu en 1805 à Sydney, où M. Marsden l'avait connu. Ensuite il s'était engagé comme matelot à bord d'un navire où il avait été extrêmement maltraité. M. Marsden, après l'avoir soigné chez lui à Paramatta, l'avait renvoyé dans son pays; mais de nouvelles contrariétés avaient ramené Douaterra près de M. Marsden. Celui-ci l'avait embarqué de nouveau, et cette fois la fortune lasse de balloter le pauvre Douaterra lui avait permis de revoir sa femme et sa famille, et

de profiter des bienfaits des hommes qui avaient voulu améliorer son sort.

La société des missions d'Angleterre applaudissant aux vues de M. Marsden, fit partir des personnes zélées pour coopérer à ses travaux. « Peu de temps avant mon arrivée à Sydney, dit M. Nicholas, il avait acheté un navire pour le service de la mission, et pour entretenir un commerce régulier entre la colonie et la Nouvelle-Zélande. Deux de ses collaborateurs furent bientôt expédiés pour cette île; ils abordèrent dans le territoire de Douaterra où ils furent bien reçus: comme ils n'étaient partis que pour reconnaître s'il convenait de fonder sur la côte de la baie des Iles l'établissement qu'on projetait, ils revinrent après un court séjour dans ce canton. Cet essai déterminait M. Marsden à poursuivre l'exécution de son entreprise; ses confrères lui racontèrent que les naturels, bien loin de les inquiéter, leur avaient au contraire montré beaucoup de satisfaction de les voir, et les avaient pourvus de la manière la plus hospitalière de toutes les productions de l'île. Les missionnaires leur ayant dit qu'ils les quitteraient bientôt, mais pour revenir s'établir parmi eux, tous en parurent joyeux, et chacun les invitait à venir demeurer dans son canton. Douaterra surtout manifesta un zèle et un empressement dont ils furent touchés; il revint avec eux à

Sydney: il avait avec lui Choungi et Korra-Korra, deux autres chefs.

Douaterra parlait anglais assez couramment pour se faire comprendre: il n'avait pas le visage tatoué, et son teint ressemblait à celui d'un Portugais. Je fus frappé de son air imposant, mais affable, et de ses manières engageantes et même polies. Il était dans la fleur de la jeunesse, grand, fort et robuste. Il songeait principalement à l'avantage que son pays devait retirer de la pratique de l'agriculture. Choungi, chef d'un rang supérieur à celui de Douaterra, et bien plus puissant que lui, était moins grand de stature; il avait l'air beaucoup plus tranquille: il manifestait un goût particulier pour les arts mécaniques, et donna même des preuves de son habileté dans ce genre. Il passait pour un des plus grands guerriers de son pays; cependant son caractère était fort doux. Korra-Korra au contraire ne songeait qu'à la guerre et méprisait les arts de la paix; mais il n'était pas méchant: sa loyauté, sa fidélité, sa générosité égalaient sa fougueuse activité. Ces deux chefs avaient la figure tatouée de la manière la plus bizarre: chacun d'eux avait amené avec lui un de ses parens.

Ce ne fut pas sans une répugnance extrême que le gouverneur Macquarie cédant aux importunités réitérées de M. Marsden, lui accorda

un congé de quatre mois pour aller à la Nouvelle-Zélande; il pensait que s'aventurer au milieu des naturels de ces îles, était hasarder sa vie, et il se croyait coupable d'accéder à la demande de M. Marsden.

Quant à moi, mes amis m'importunaient pour me faire partir de ma résolution; ils me disaient que j'avais tort de me fier à l'hospitalité d'un peuple si barbare, ajoutant que je serais victime de la cruauté d'un de ces sauvages. Ils essayèrent vainement de me dissuader de mon projet; quoique très-sensible à leur tendre sollicitude pour moi, je n'en persistai pas moins dans le parti que j'avais pris de suivre une expédition que je ne considérais qu'avec un sentiment de plaisir et d'enthousiasme.

Le gouverneur Macquarie voulant préserver les New-Zélandais des déprédations que se permettaient les équipages des navires qui mouillaient dans la baie des Îles, conféra les pouvoirs de magistrat à M. Kendall, un des missionnaires, et publia une proclamation par laquelle il enjoignait à tous les sujets britanniques de mettre dorénavant plus d'équité et d'humanité dans leurs relations avec les naturels de la Nouvelle-Zélande, sous peine d'être punis suivant la rigueur des lois: il était de même défendu d'embarquer aucun insulaire sans la permission de ses chefs. Douaterra,

Choungi et Korra-Korra étaient investis de l'autorité nécessaire pour faire exécuter les ordres du gouverneur.

Tout étant prêt pour le départ, on s'embarqua le 19 novembre 1814. Mais le vent souffla bientôt de l'est-sud-est avec tant de violence, que l'on fut obligé de relâcher dans une baie voisine de Port-Jackson. Pendant les huit jours que l'on y passa, nous eûmes le chagrin de nous apercevoir que les chefs, de la bonne foi desquels dépendait la sûreté et le succès de l'expédition, étaient sombres, tristes et taciturnes. Ce changement singulier était surtout visible chez Douaterra auparavant toujours vif et communicatif. Il paraissait absolument abattu, et livré à une mélancolie soucieuse. Surpris et déconcertés de cette métamorphose totale, nous ne savions à quoi l'attribuer; à la fin Douaterra nous en apprit la cause. Un habitant de Sydney lui avait fait croire que l'établissement des missionnaires à la Nouvelle-Zélande n'avait d'autre but que d'asservir ces îles, et de dépouiller les chefs de leur autorité et même de la vie: on lui avait cité, pour le convaincre, la conduite des Anglais envers les naturels de la Nouvelle-Hollande, dépouillés de leur territoire et tués à coup de fusil comme des bêtes farouches.

Effrayés du succès de cette affreuse calomnie,

nous étions fort embarrassés sur la conduite que nous devions tenir ; car il n'y avait pas de sûreté à se fixer au milieu d'un peuple sauvage et capricieux , pendant que ses chefs étaient imbus de ces préventions défavorables contre nous. Retourner après tous les préparatifs qu'on avait faits aurait été extrêmement contrariant. Heureusement M. Marsden , après avoir représenté à Douaterra que les missionnaires , bien loin d'être excités par l'ambition et l'avarice , n'étaient guidés au contraire que par un zèle désintéressé et bienveillant pour le bonheur des New-Zélandais , ajouta que pour lui prouver la vérité de ce qu'il lui disait , il allait ordonner à l'instant au vaisseau de retourner à Sydney , où les missionnaires ainsi que leurs familles débarqueraient , et ne songeraient plus à établir aucun commerce avec son pays. Cet argument produisit un effet instantané sur l'esprit de ce chef , qui brûlait du désir de voir son peuple civilisé. Convaincu de son erreur , il supplia M. Marsden de continuer son voyage , en lui assurant que les missionnaires pouvaient compter sur sa protection et sa fidélité. Cependant il ne garantit pas la bonne foi de ses compagnons , qui n'ayant pas eu la même occasion que lui de se former une juste idée du caractère estimable des missionnaires , pourraient , d'après les faux rapports qu'ils avaient entendus , se livrer

envers eux à des actes de violence à leur arrivée dans leur pays. Il conseilla donc à M. Marsden de placer l'établissement dans la baie des Iles , où il pourrait le défendre efficacement. M. Marsden ravi de l'avoir déçu lui promit de le satisfaire , et Douaterra reprit à l'instant sa bonne humeur.

Le 16 décembre on aperçut un grand nombre d'oiseaux qui firent conjecturer que l'on verrait bientôt la terre ; car l'observation avait prouvé qu'elle n'était pas éloignée. Effectivement à trois heures après-midi on eut connaissance des Trois-Rois , rochers inhabités au large de la pointe nord-ouest de la Nouvelle-Zélande.

Le lendemain nous étions vis-à-vis le cap Nord. M. Marsden , empressé d'ouvrir des communications avec les naturels , envoya les trois chefs à terre avec trois de leurs compatriotes , pour engager quelques-uns des habitans à venir à bord. Les chefs , vêtus et armés à l'européenne , étaient en état de résister à une attaque. Ils prirent avec eux des faux pour couper de l'herbe fraîche dont les bestiaux avaient grand besoin. Un missionnaire et moi nous voulions aussi débarquer ; Douaterra nous conseilla d'attendre son retour , parce qu'il se défiait beaucoup des gens de ce territoire. Ils avaient voulu quelque temps auparavant enlever le canot d'un navire

qui faisait la pêche de la baleine le long de la côte.

Peu de temps après le départ de nos amis nous nous étions rapprochés du rivage. Une pirogue pleine d'Indiens s'en détacha ; elle fendit les flots avec une vitesse inconcevable, et fut bientôt le long du navire. Pour être en garde contre toute espèce de trahison, nous avions chargé nos fusils et apporté les sabres sur le pont ; de sorte que nous étions en état de résister. Dès que les Indiens nous eurent accostés, on leur jeta une corde ; ils y amarrèrent leur pirogue. Ils étaient quatorze ; six montèrent à bord sans montrer ni hésitation ni crainte, ce qui me causa une certaine surprise : il fallait que la curiosité fut bien forte chez eux. Leur chef dit aux hommes restés dans la pirogue de retourner à terre pour en rapporter des cochons. Cette démarche le livrait entièrement, ainsi que les siens, à notre bonne foi.

M. Marsden prenant pour interprète un matelot natif de la Nouvelle-Zélande et qui parlait bien anglais, fit connaître à ce chef la nature de l'établissement qu'il allait former dans la baie des Iles, l'assura en même temps des dispositions amicales des missionnaires pour les habitans du cap Nord, et ajouta qu'ils recevraient ses visites avec plaisir, et payeraient exactement avec des

marchandises les vivres et le phormium qu'on leur apporterait. Le chef parut très-content du discours de M. Marsden, mais en même temps se plaignit hautement de la conduite d'un capitaine baleinier, qui, suivant l'exemple de beaucoup d'autres, l'avait maltraité. Ce chef lui fournit de bonne volonté des vivres : le marin lui donna un fusil en échange, puis en exigea par force une plus grande quantité. M. Marsden lui fit des présents, et lui annonça qu'à l'avenir ces vexations n'auraient plus lieu, parce que les missionnaires en instruiraient le gouverneur anglais à Sydney, qui ferait punir les coupables. Le visage du chef exprima la joie que cette nouvelle lui causait.

Ce chef et ses compagnons furent surtout surpris de la vue des vaches et des chevaux, animaux qu'ils ne connaissaient pas. Ils nous marquèrent beaucoup d'affection, et pour nous la prouver, nous serraient dans leurs bras, en nous disant que nous étions *mi-ti*, c'est-à-dire de bonnes gens. Si leurs démonstrations d'amitié me plaisaient, j'étais d'un autre côté fâché de m'en trouver l'objet spécial ; car ils étaient si malpropres, que leur contact inspirait du dégoût.

Deux autres pirogues chargées de poisson nous en fournirent une grande quantité pour un gros clou. Elles venaient de nous quitter, quand il en arriva deux plus fortes : l'une contenait

vingt-quatre hommes, l'autre trente-trois. Elles étaient chargées de beaucoup d'objets que leurs possesseurs s'empressèrent de changer contre des outils de fer. Nos matelots montrèrent tant de cupidité pour obtenir les marchandises des sauvages, qu'il fallut les confiner dans un coin du navire; car ils volaient tout ce qu'ils trouvaient, et brisaient même les barriques pour en ôter les cercles de fer, afin d'avoir quelque chose à échanger.

Il fallut prendre des précautions pour éviter les abus. En conséquence nous ne permîmes qu'à trois naturels de monter sur le navire: on trafiqua par-dessus bord avec les autres. Ceux-ci fâchés de leur exclusion, se montrèrent jaloux de la faveur accordée à leurs compatriotes; quelquefois ils nous amusaient beaucoup par les gestes auxquels ils avaient recours pour nous faire connaître les objets qu'ils désiraient: il y en eut un qui se tenant debout répétait le mot *matou*, en criant de toutes ses forces; en même temps il enfonçait son index dans sa bouche, puis le retirait pour figurer un hameçon.

Parmi les Indiens admis sur le vaisseau, il y avait un beau jeune homme qui était chef du canton vis-à-vis duquel nous nous trouvions. Il apportait en présent un cochon: M. Marsden lui donna en retour une hache; il avait avec lui son frère et un Taïtien qui avait passé plusieurs an-

nées près de Sydney chez un particulier où il avait appris à lire et à écrire. Ennuyé de la vie qu'il menait chez son maître, il avait pris du service comme matelot à bord d'un navire anglais, puis s'était fixé près du cap Nord, où il avait épousé la fille d'un chef, à la mort duquel il avait hérité de son pouvoir et de son territoire.

Nos compatriotes le nommèrent Jem; son exemple prouvait la supériorité de la vie civilisée sur l'état sauvage; il était propre sur sa personne; il avait des manières agréables et même polies; il portait un fusil à la main: son air martial et imposant était d'accord avec sa dignité. Quoiqu'il n'eût pas parlé notre langue depuis qu'il avait quitté la colonie, il ne l'avait pas oubliée; il donna des détails très-circonsciés sur la conduite du capitaine, dont les insulaires s'étaient déjà plaints. M. Marsden lui remit de même qu'aux autres une proclamation du gouverneur Macquarie: Jem la lut avec plaisir; il promit d'aider de tout son pouvoir à la faire exécuter, et de venir bientôt rendre visite aux missionnaires dans la baie des Iles.

Dans le courant de la journée plus de douze pirogues nous accostèrent. Quoique j'eusse déjà vu plusieurs New-Zélandais, je ne m'imaginai pas qu'ils fussent une si belle race d'hommes. Ils étaient généralement au-dessus de la taille

moyenne; quelques-uns avaient plus de six pieds : ils étaient la plupart robustes et bien faits. Leur physionomie spirituelle et douce n'avait rien de la férocité que l'imagination attribue aux cannibales; quoique souvent maltraités par les Européens, ils ne nous montrèrent pas la moindre méfiance.

Douaterra en arrivant à bord reconnut le jeune chef qui se nommait Terrapido; il lui témoigna beaucoup d'égard et frotta son nez contre le sien : il n'en fit pas autant au chef qui était venu le premier, et nous dit qu'il ne jouissait pas d'un grand pouvoir. Ensuite il nous raconta qu'en approchant du voisinage, il avait été entouré de plusieurs pirogues; il n'avait permis à aucune de s'avancer vers son canot, menaçant de faire feu sur celles qui ne s'éloigneraient pas à l'instant. En mettant pied à terre, il laissa son canot sous la garde de son équipage, et prenant avec lui ses armes à feu, il alla, accompagné de Chounghi et de Korra-Korra, couper de l'herbe comme il en était convenu. Bientôt un grand nombre de ses compatriotes arrivèrent, ils l'accueillirent de la manière la plus amicale, et lui apprirent que durant son absence toutes les guerres avaient cessé, et que les différentes tribus vivaient entre elles en très-bonne intelligence. Douaterra et ces deux amis nous rapportèrent beaucoup d'herbes, ainsi que des plantes potagères.

Nous nous étions tenus toute la journée devant le cap Nord, M. Marsden éprouvant le plus vif désir d'aller passer la nuit à terre pour fortifier les dispositions amicales des naturels en leur donnant cette preuve de confiance. Douaterra l'en détournait, en lui représentant que quoique ses compatriotes se fussent très-bien conduits envers lui pendant qu'il était à bord, néanmoins ils pourraient bien ne pas répondre à sa bonne foi, et profiter de ce qu'il était sans défense pour le vouer à une mort cruelle; tous les habitans de cette partie de la côte étaient tellement exaspérés contre les Européens, qu'il n'était pas prudent de se hasarder parmi eux avant de savoir si l'on pouvait compter sur leur fidélité : ces raisons étaient tellement plausibles, que l'on ne pouvait les dédaigner.

Les insulaires nous ayant quitté avec des marques évidentes de regret, et bien pénétrés de nos intentions amicales envers eux, on poussa au large et l'on continua la route au sud. Le 18 on entra dans la baie Doubtless. La côte depuis le cap Nord jusqu'à cet endroit, sur une longueur de dix milles, est extrêmement pittoresque, et ressemble beaucoup à celle de la Norvège, suivant l'opinion des voyageurs qui ont vu les deux pays. Des baies, des ports, des promontoires se succèdent brusquement les uns aux autres; et à

toutes les ouvertures on aperçoit des vallées verdoyantes qui s'enfoncent dans l'intérieur en serpentant. La baie Doubtless n'est pas très-sûre : ce fut là que le gouverneur King débarqua les deux naturels qu'il avait gardés six mois à l'île Norfolk.

Douaterra nous apprit que deux grandes rivières avaient leurs embouchures au fond de la baie : c'étaient les deux bras d'une autre qui se partageait à vingt milles de la mer. Il nous indiqua une montagne éloignée de six milles du rivage, et au pied de laquelle coulait cette rivière d'eau douce qui venait d'une partie de l'île très-reculée, et qui à une certaine distance était navigable pour les petits bâtimens. Il en décrivit les bords comme très-bien boisés, et le pays voisin comme très-fertile ; il ajouta que les habitans arrivaient régulièrement sur la côte en été pour y pêcher.

M. Marsden et moi nous avons le projet de débarquer dans cet endroit avec Douaterra, et d'aller par terre à Tippounah, qui en est à une distance de quinze milles. Le capitaine nous en dissuada, en nous remontrant que les vents contraires pourraient empêcher le navire de gagner la baie des Iles dans le délai convenable, ce qui pourrait nous faire courir des risques inutiles.

Le 19, nous étions devant le port d'Ouanghé-roa, et à dix heures du matin on laissa tomber

l'ancre près de la plus grande des petites îles Cavallo. Les naturels nomment ce lieu Panmak : il est à cinq milles du continent. C'est un îlot rocaillieux qui s'élève brusquement du bord de la mer. Nous y avons débarqué avec plusieurs New-Zélandais. Au pied de la montagne nous avons observé un petit enclos bien cultivé. Ce ne fut pas sans peine que nous atteignîmes au sommet, où il y avait un village composé de quatorze cabanes ; elles étaient vides : les habitans les avaient quittées à notre approche, effrayés de l'idée que nous venions pour les tuer. Ces huttes avaient quatorze pieds de long sur huit de large, et seulement quatre de haut. Elles étaient construites en perches entremêlées de roseaux, mais avec si peu de soin qu'elles ne mettaient pas à couvert des injures de l'air : il n'y avait d'autre ouverture que la porte, qui était si basse et si étroite, qu'il fallait ramper sur les genoux et sur les mains pour y pénétrer. Un petit jardin très-propre était attaché à chacune de ces misérables demeures, et formait avec elles un contraste frappant : on y cultivait des navets, des patates ou coméras, et des pommes de terre.

À une petite distance des cabanes nous avons rencontré un vieillard : c'était le seul qui n'eût pas été intimidé par notre présence : assis à terre avec Korra-Korra, il ne montra pas le moindre



symptôme de crainte en nous voyant avancer vers lui. L'ayant salué à la manière ordinaire, en appliquant nos nez contre le sien, il nous reçut avec beaucoup de bienveillance; nous lui fîmes présent de plusieurs clous dont il fut ravi. Ensuite M. Marsden, Korra-Korra et moi nous avons fait une promenade dans l'intérieur de l'île. J'admirais la diversité de belles plantes dont la nature l'a gratifiée, et surtout le phormium qui croissait vigoureusement dans toutes les expositions. Cette île que nous eûmes le loisir d'examiner, consiste en trois montagnes: du haut de la plus élevée on jouit d'une perspective magnifique. Toute la côte se déployait à nos regards, et au-delà une chaîne de montagnes s'élançait jusque dans les nues: de leurs flancs déchirés des torrens se précipitaient dans les vallées entourées de collines verdoyantes et en partie cultivées; d'un autre côté, l'océan sans bornes et des îles innombrables ajoutaient à la variété de ce superbe coup d'œil.

Korra-Korra, qui nous avait devancés, était en conversation avec un naturel tenant sa lance à la main et complètement nu. Celui-ci nous rendit fort gaîment notre salut à la manière du pays, et nous prit la main: c'était un couki ou homme du commun. Nous aperçûmes à une quarantaine de pas des femmes et des enfans, auxquels il cria de venir de son côté: la peur les faisait hésiter;

enfin Touaï, un de leurs compatriotes, de notre troupe, qui nous avait rejoints, courut les rassurer et les amena. Il y avait trois jeunes femmes, plusieurs enfans et une vieille femme courbée par l'âge: celle-ci, en approchant, répéta d'une voix basse et plaintive un certain nombre de mots. Touaï nous dit que c'était une prière ou une invocation adressée à une certaine divinité. Toutes ces femmes marchaient lentement, les yeux fixés vers la terre. La vieille avait la tête ceinte d'une guirlande de feuillage: on l'aurait prise pour une sibylle. M. Marsden s'avança vers elle, et la prenant par la main, s'efforça de lui inspirer de la confiance par cette marque d'amitié; mais elle ne faisait pas la moindre attention à lui: elle ne regardait que Korra-Korra; c'était sa tante. Elle le reconnut: ils se témoignèrent leur tendresse de la manière la plus touchante. Je fus ému des pleurs qu'ils versaient. Une des jeunes femmes, fille de la tante, s'approcha ensuite de Korra-Korra, qui était appuyé sur son fusil. La même scène se répéta: je savais qu'il était extrêmement sensible; mais je ne l'aurais pas cru susceptible d'émotions si tendres. Touaï de son côté ayant rencontré un jeune chef de son âge, vola dans ses bras et fondit aussi en larmes, quoiqu'il m'eût dit un instant auparavant qu'il avait autant de force